

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles d'ici et d'ailleurs



Number 69, Spring 2002

Des récits impudiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3985ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2002). Review of [Nouvelles d'ici et d'ailleurs]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (69), 91–99.

Nouvelles d'ici et d'ailleurs

Dieu m'a dit que je n'y trouverais pas mon compte
Dorothée Varèze, *Chemins sans carrosses. Récits nomades et Nouvelles boomerang*, Montréal, Triptyque, 2000, 136 p.

En littérature, où tout est possible, n'importe quoi peut devenir le sujet d'un propos, même l'objet en apparence le plus banal. Par exemple, Baudelaire a déjà écrit un poème sur sa pipe dans lequel celle-ci est personnifiée. Le fumeur, dans ce cas-ci, me direz-vous, a plus d'importance que ce tuyau qui tire de la fumée, c'est tout simplement une illusion qui confère à la pipe ce que le fumeur lui attribue. Cela est exact. Nous connaissons bien ce principe de déplacement qui projette sur un objet des qualités d'un autre objet avec lequel il est en relation. Cette logique, d'ailleurs, nourrit souvent de savantes structures textuelles. Ou, encore, elle provoque d'intéressantes déviations, de celles qui font redresser le bâton dans la culotte à la vue d'un talon aiguille. Certains exploitent donc cela dans leurs textes. Les lecteurs, toujours plus malins qu'il n'y paraît, se disent, dans des cas semblables, que les choses ne peuvent aller vraiment ainsi. Une pipe, ça ne parle pas ou bien ce talon, ce n'est pas pour lui qu'on salive mais pour la fille qu'il soutient de peine et de misère. C'est un genre de raisonnement qui nous fait mesurer le degré de véridicité de l'événement, à savoir s'il est transposable dans la réalité, celle que nous expérimentons. Peu importe la conclusion que l'on tire de cette vérification, l'effet, selon moi, demeure. Ce qui importe, c'est la provocation, la prise à partie, non pas la distance qu'il y a, pour moi, entre l'érotisme et un talon, puisqu'on s'en fout de celle-là; car je sais que le saut est possible malgré tout : il se pourrait que je m'arrête vraiment à ce bout de chaussure long et maigre, que je l'observe attentivement puis que je sente mon monsieur se gorger de sang. C'est une potentialité qui nage au-dessus de ma tête, je ne la nie pas.

Il existe quelque chose d'encore plus fort, il me semble, que la métonymie décrite plus haut, c'est la contemplation. Quelqu'un regarde pendant des heures une chose qui n'a littéralement pas de sens (une roche, un lac) puis un déclic se produit : il s'émeut (mon oncle, qui est maintenant curé baptiste, en est arrivé, après avoir vécu une telle expérience insupportable d'insignifiance, à la ferme conclusion que Dieu existe ; ce qui revient à dire qu'il a trouvé son talon aiguille métaphysique). Mais où veux-je en venir avec ce préambule qui n'en finit plus ? J'ai dans l'idée qu'en littérature, et cette réflexion m'est amenée par la lecture de *Chemins sans carrosses* de Dorothée Varèze, une dialectique s'opère entre le spécifique et le générique. La pipe de Baudelaire a la qualité d'être une pipe bien précise, spécifique. Elle est celle d'un fumeur tout aussi précis qui la chérit. La roche de mon oncle (je spécule ici, car je ne me rappelle plus exactement quel objet a tout déclenché) est cette roche-là, pas une autre. Bien sûr, par la suite, il pourra en inférer que les autres roches ont le même sens, mais l'ordre du travail interprétatif aura, lui, changé. La seconde étape pour mon oncle, voyez-vous, est de type générique : il sait désormais ce que signifient toutes les roches. Varèze (m'enfin, il faut bien que j'en parle), dans *Chemins sans carrosses*, plus précisément dans la partie intitulée *Récits nomades*, s'accorde avec la période post-contemplative de mon oncle baptiste, la générique. Il n'y a point de description (aucun esprit flaubertien ne se ressent en filigrane là-dedans ; on est à cent lieues de *Salammbo*, par exemple, là où le spécifique abonde avec une précision maniaque et excessive), on compte plutôt sur une logique métaphorique fabuleuse qui viendrait à la rescousse d'un discours exsangue. Varèze parle de chemins qui valent pour tous les chemins, d'enfermement, de fuite, de contrée qui valent pour tous les autres. On patauge en pleine généralité, en pleine imprécision. Quand on a trouvé la clé de toutes les serrures, à quoi bon continuer à chercher s'il y en a d'autres ? Varèze ne s'esquinte pas à fouiner et à découvrir ce qu'il faut pour monter une narration pleine, construite. Ses *Récits nomades*, tous brefs, jouent une même grammaire : celle du mot qui englobe. Moi, je

n'y crois pas. Dans ses *Nouvelles boomerang*, l'expérience progresse et va ailleurs, c'est d'accord. L'auteure nous amène dans des lieux autres, où se complexifient les histoires. Ici, la vieillesse sert une leçon à la jeunesse et là, une grosse gagne contre une maigre. Je ne puis quand même m'empêcher de penser, bien que le second volet du recueil n'ait en apparence aucun rapport avec tout mon propos, que les deux parties se rejoignent. Dans la posture énonciative de Varèze, il y a une omniscience vicieuse, un regard satisfait de sa recette. J'ai l'impression qu'on m'a fait la morale, pire, qu'on m'a expliqué la vie à moi, l'idiot. Pourtant, j'en suis sûr, un vulgaire talon aiguille contient une plus grande leçon d'existence que tous les efforts de fiction basés sur le sens générique d'un mot nu, prisonnier d'un contexte mou.

Nicolas Tremblay

Fantasmes narcissiques

Martin Manseau, *J'aurais voulu être beau et autres confessions*, Montréal, Triptyque, 2001, 141 p., 18 \$.

Parler de soi implique souvent une part de risques, à plus forte raison quand il s'agit d'un face à face révélateur dévoilant des constatations peu réjouissantes. C'est ce que nous livre sans retenue Martin Manseau dans un premier recueil au titre plutôt suggestif. Les quinze récits de *J'aurais voulu être beau et autres confessions* se veulent ainsi des aveux désarmants, placés sous le signe de l'auto-analyse et de la confiance.

Plusieurs textes s'articulent autour de déceptions sentimentales. Si l'amour éblouit et ensorcelle, il peut, du jour au lendemain, se métamorphoser et ne plus correspondre aux attentes souhaitées. Car exceller au jeu de la séduction ne suffit pas. S'adressant à quelques femmes avec qui il a entretenu des relations passionnées, l'auteur se souvient très précisément de moments d'intimité partagée. Le ton nostalgique de ses récapitulations lui rappelle des instants privilégiés tandis que les ruptures

ne font que confirmer ses échecs répétitifs. Sa revanche, il la prend en émettant des commentaires plus ou moins désobligeants sur des éventualités qu'il préférerait ignorer : « Je ne veux rien savoir de cet homme si beau ni de celui si costaud ni de l'autre, l'artiste, ni même de celui qui était si intelligent. Enfin, à tes yeux. Ne me dis pas qu'ils sont encore tous importants pour toi. » (p. 114)

Difficile d'admettre qu'il joue un rôle de second plan alors que tout l'incite à prouver le contraire ! Trop sûr de lui, il encaisse pourtant les défaites avec cynisme et désinvolture. Mais derrière cette affectation qui semble le protéger se cache une surprenante fragilité. Et toujours ce besoin de se comparer, ce regret de ne pas être celui qu'il voudrait. Rêver lui donne l'occasion d'accéder au désir de se voir autrement et de s'imaginer différent, pour devenir quelqu'un d'autre et peut-être se découvrir une nouvelle identité : « Il me semble que mon existence aurait été beaucoup plus exaltante et savoureuse si j'avais été beau. [...] Je crois sincèrement que si j'avais été beau, je serais une meilleure personne aujourd'hui ; un être plus équilibré et plus épanoui. Je ne serais pas devenu l'homme impur qui écrit ces quelques lignes. » (p. 49-52)

Même si ce qu'il projette n'a évidemment aucune chance concrète de se réaliser, il est stimulant pour l'esprit d'aspirer à un idéal dépourvu de réalisme. Et c'est par l'écriture qu'il s'enhardit à confesser des états d'âme témoignant d'une perpétuelle insatisfaction : « L'écriture est l'épée qui refoule la folie et le désespoir à une distance confortable. [...] Il faut écrire, parce qu'on ne peut s'arracher la mémoire. [...] J'écris parce que je porte en moi la tristesse et le désespoir des éternels insatisfaits. » (p. 76-77).

Que retenir de tous ces revers accumulés, si ce ne sont que des chagrins, des pertes et des renoncements ? Il ne reste qu'une mince consolation : l'entêtement pour apprendre à espérer car « avec l'espoir, mille tonnes de neurasthénie s'éclipsent. » (p. 139)

S'il a tendance à s'épancher, Martin Manseau ne se définit pas pour autant comme un éternel perdant puisqu'il sait mettre en sourdine ses lacunes et se moquer de lui-même. Ses propos ironiques, caractérisés par une bonne dose d'humour et de déri-

sion, l'empêchent de sombrer dans l'apitoiement et dénotent une marginalité évidente. Mais la complaisance dont il fait étalage a quelque chose d'agaçant, surtout lorsqu'il est question des nombreuses allusions à ses propres performances sexuelles... une quasi-obsession égocentrique qui finit par lasser.

Marie-Josée Rinfret

Matières à réflexions

Virages, La nouvelle en revue, numéro 11, automne 2000, 101 p., 7 \$.

Les mouvements du corps en sont empreints, mais ils passent le plus souvent inaperçus, peut-être parce que le fait de les répéter quotidiennement ne mérite pas une attention soutenue, alors qu'au contraire notre regard devrait prendre le temps de s'y arrêter. Consacrées aux gestes, les nouvelles du onzième numéro de la revue franco-ontarienne *Virages* illustrent bien comment ils définissent nos vies.

Un choix judicieux que celui du premier texte, avec quelques phrases percutantes tirées de *Geste*, écrit par Anne-Marie Alonzo, auteure, cofondatrice et directrice de la revue et des Éditions Trois. Paralysée depuis l'âge de quatorze ans à la suite d'un accident mais parfaitement lucide, elle crie sa rage, son désespoir et son exaspération. Le handicap qu'elle doit supporter la maintient dans un état de dépendance qui l'empêche d'agir en toute liberté et la révolte. Car ne plus se mouvoir normalement, c'est aussi basculer dans une dimension réduite et se rendre compte des limites imposées par une immobilité contraignante : [...] « À quoi vous servent vos bras ? À quoi servez-vous sans bras ? Impuissante. Inutile. Parasite. » (p. 7) La perte d'autonomie, alliée à la non-appartenance d'un corps désormais emprisonné, suppose une réalité inacceptable.

Les autres récits (que je n'énumérerai pas tous) donnent un aperçu de situations tantôt ambiguës, tantôt manifestes mais

démontrant bien l'importance des gestes. Pour la narratrice de « Rien ne sert de courir, il suffit de partir au point », le respect d'une échéance serrée semble convenir à l'échafaudage de plans d'attaque qu'elle ne met pourtant pas à exécution. Quoi de mieux que de remettre à plus tard une tâche plus ou moins fastidieuse en s'adonnant à d'autres occupations tout à fait futiles mais nettement plus intéressantes ? L'accumulation de gestes rassurants parvient à repousser temporairement la corvée qui l'attend, jusqu'à ce qu'elle lise deux phrases attestant l'inutilité de ses dispersions : « L'Écrivain sait que le premier geste à faire pour écrire est de poser le bout du crayon sur la feuille blanche. Le reste vient tout seul. » (p. 12)

« Le chapelet des gestes à disparaître », c'est l'éloignement progressif d'une certaine façon d'agir... et d'écrire : « Au revoir mon vieux Sheaffer, tu es dépassé, tu vas sortir de mon quotidien et atterrir dans le tiroir des objets dont on ne se sert plus que par mélancolie et pour s'apercevoir que l'on a vieilli. » (p. 18).

« Geste décisif » laisse planer un désir impérieux d'en finir une fois pour toutes. Si les interrogations persistent, il faut les réprimer et s'en tenir à une détermination convaincante. Seule importe la volonté malgré les conséquences d'un acte répréhensible : « Sa mère ne connaîtra pas une aussi longue agonie que sa grand-mère. Sans hésitation aucune, elle débranche l'appareil. » (p. 24)

« Beau geste » met en scène un personnage dont la générosité ne fait aucun doute. Sa façon d'épater son entourage prouve qu'il est bon joueur... mais en apparence seulement, puisqu'il manie subtilement l'art de ruser : « [...] il pousse d'un large revers de main son billet au milieu de la table. [...] Au passage, il ramasse prestement son billet de dix dollars et l'enfouit dans sa poche. » (p. 40).

« L'invité » propose le portrait maniéré d'un Italien en vacances. Manifestant un dévouement excessif, il n'en finit pas de réagir bruyamment. Toutes les nouvelles découvertes lui arrachent des cris d'exclamation presque inconvenants... et souvent démesurés : « Il est vrai qu'il ne s'arrête jamais de parler. Son

verbe volubile, qu'il souligne de gestes amples à l'italienne, monopolise toute conversation. Gestes qui en disent long sur lui-même. » (p. 54)

Dans « L'empreinte des gestes », quelques mois servent de points de repère et donnent aux souvenirs lointains mais intacts une saveur particulière qui se transmet à la mémoire quelque peu défaillante. Des images reviennent en force et avec elles certains mouvements caractéristiques, redonnant aux êtres disparus un charme encore vivace : « Je dois penser à chacun de mes bien-aimés, les revoir tous dans ma tête, les revoir comme ils étaient. Me rappeler au moins leurs façons de faire puisque leurs traits s'embrouillent en moi. » (p. 63)

Dans « Trop tard », une femme décrit les habitudes mortellement ennuyantes de son mari : « La routine lui colle à la peau. Chacun de ses gestes copie celui d'hier, du mois dernier, de l'an passé. Pas le moindre changement. Il a appris sa vie par cœur et la répète sans faute à perpétuité. [...] Trop occupé à respecter scrupuleusement la séquence des gestes, l'ordre incrusté dans son crâne. » (p. 80) Ses observations ne font que l'éloigner davantage de cet homme au comportement trop prévisible et pour qui la rectitude ne représente rien d'autre qu'une arme efficace contre l'insécurité. La monotonie lui paraît si fade que la seule évasion possible consiste à rêver de variations fantaisistes.

« *Rudbeckia laciniata* » s'attarde sur le mode d'emploi d'un photographe : « Son œil inquisiteur se colle à des objectifs hautement spécialisés. [...] Bertrand révèle ainsi ses pensées profondes par ses photos et par les rites qui accompagnent ses gestes dans le maniement de son appareil. » (p. 84-85)

À peine amorcés ou pleinement assumés, qu'ils soient tourmentés, désirés, oubliés, appréhendés, osés, risqués, disséqués, les gestes trahissent assurément une part de notre personnalité. Ceux que l'on regrette, que l'on espère, que l'on redoute, que l'on répète, que l'on retient, que l'on fait spontanément ou avec réticence tendent à nous rappeler qu'ils nous tiennent constamment en vie. Déterminés par des réflexes conditionnés, les gestes, qu'on accomplit, machinalement pour la plupart, sont perçus

comme de simples automatismes. Mais au-delà de ces fonctions premières, ils sont également une prolongation de nous-mêmes.

Marie-Josée Rinfret

Plaisirs inachevés

Sylvie Trottier, *Le pharmacien*, Québec, L'instant même, 2001, 138 p., 16, 95 \$.

Qui n'a pas, un jour ou l'autre, souhaité vivre des moments hors du temps, quelque part entre la mémoire et l'oubli ? Se perdre dans un no man's land, larguer les amarres, rompre avec la banalité, voilà des vertiges passagers flirtant avec l'attrait de l'imprévu. Les trente-deux brefs récits qui composent *Le pharmacien*, première publication de Sylvie Trottier, expriment bien ces possibilités attirantes donnant envie de rêver, d'imaginer des paysages inconnus et de les interpréter comme autant d'expériences riches de découvertes excitantes.

L'auteure met ainsi en scène des personnages à la recherche d'un autre devenir ; leur équilibre affectif vacillant provoque d'inévitables remous existentiels et, par-dessus tout, le désir de succomber : « Je suis fasciné par cet Ailleurs que j'ai entraperçu il y a plusieurs années déjà, et qui m'a fait goûter, pendant quelques heures, l'état d'apesanteur. J'arpente la vie, depuis, avec cette fêlure dans mes certitudes qui me donne envie de me délester. » (p. 18) Mais vouloir à tout prix un changement de rythme prometteur est-il garant d'un plaisir durable ? Vaut-il mieux saisir une occasion unique ou la regretter amèrement ?

Quand le hasard favorise d'heureuses rencontres, il est difficile d'y résister. Savoir les accueillir sans arrière-pensée malgré le doute, l'hésitation et l'incertitude a quelque chose de rassurant, même si les premières impressions finissent par s'estomper : « Avec une certaine nostalgie, j'ai songé à toutes ces rencontres qui jalonnent nos vies, à toutes ces esquisses qui ne prennent jamais forme, comme des cris jamais entendus, à tous ces rendez-

vous loupés, à ces amorces, trompeuses parfois, qui laissent de petites blessures sur le tissu du temps, des déchirures sur l'étoffe de nos vies.» (p. 48)

Il arrive pourtant que survienne, de manière souvent inattendue, un chavirement qui éclaire la grisaille quotidienne. Le corps et le cœur s'unissent alors dans un élan incontrôlable, dissimulant du même coup la vacuité de l'existence : « Et le pharmacien ? J'y ai recours comme à un médicament. Automédication. Quand l'absence me pèse, quand ma vie s'alourdit, je passe à la pharmacie. Son sourire, franc, agit sur mon système limbique. » (p. 45-46)

Ainsi donc, le désir dans toute sa complexité et son intensité suscite l'exultation des sens. Certains signes ne trompent pas : les solliciter implique quelquefois des débordements que la raison ignore : « Le contact s'est fait si naturellement que j'avais peine à croire que je ne rêvais pas. Et je me sentais si légère que j'ai plongé dans cette esquisse de relation comme dans le ravissement ! » (p. 74)

« Je est un autre » : cette phrase d'Arthur Rimbaud traduit bien le contenu de ce recueil dans lequel le thème de la fuite, sans cesse recommencée, évoque l'envie de dépassement. En utilisant des citations appropriées à chacun de ses textes, l'auteure présente des situations singulières, le plus souvent en état de suspension. Regards désabusés, humeurs vagabondes, déambulations lascives confèrent aux personnages des sentiments d'ambivalence. S'ils craignent l'audace dont ils font preuve parce qu'elle ébranle leurs convictions, ils devinent qu'elle vise également à prendre le pouls de leurs propres peurs. Tirillés par des propositions invitantes, ils n'en retiennent que l'appel persistant de l'aventure. Ne subsiste que la tentative d'élaborer des suppositions... et d'y croire fermement, car « la débâcle de l'illusion est toujours la porte ouverte aux miracles¹. »

Marie-Josée Rinfret

1. Pascal Bruckner, *L'euphorie perpétuelle*, Éditions Grasset, 2000, p. 174.